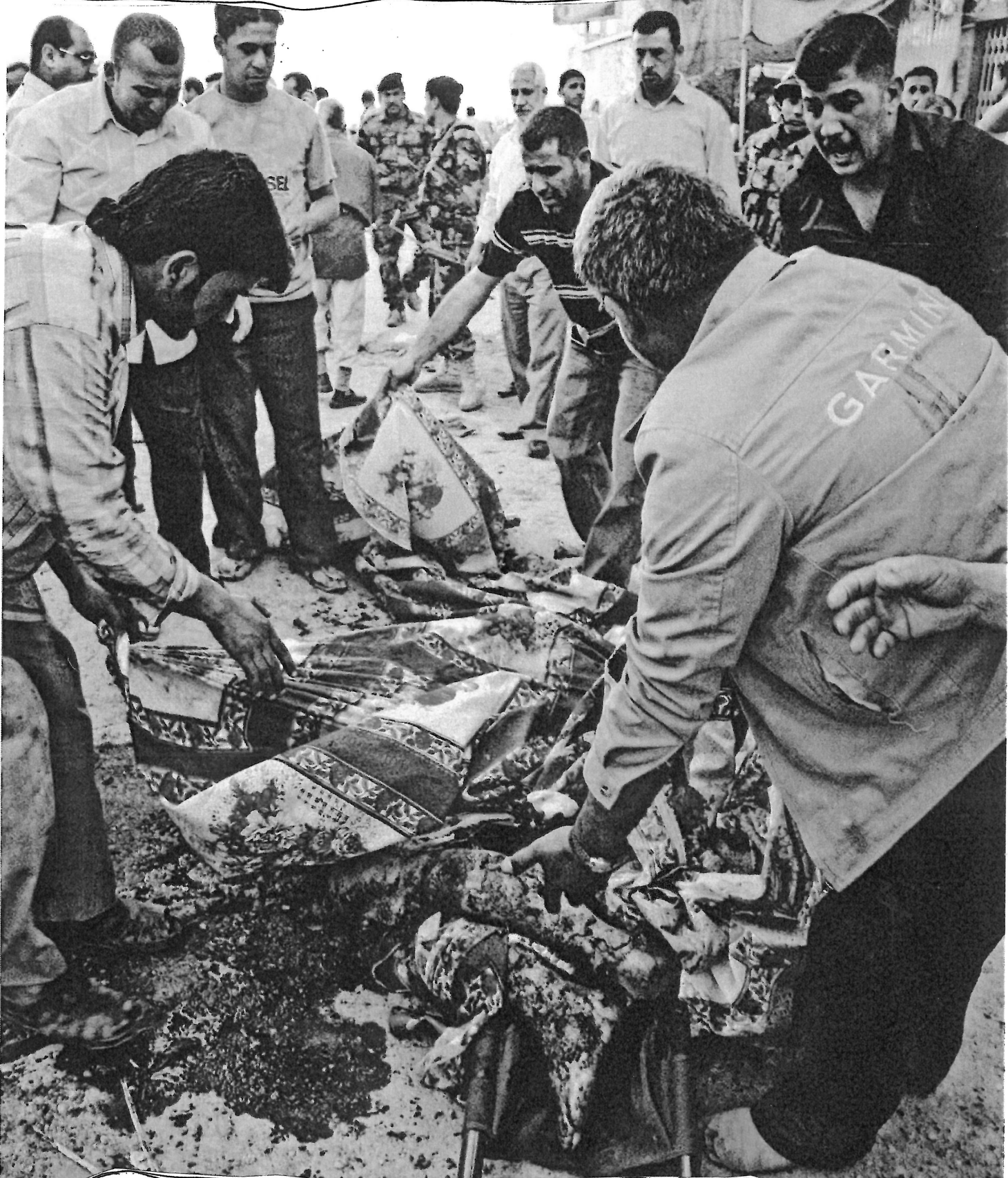


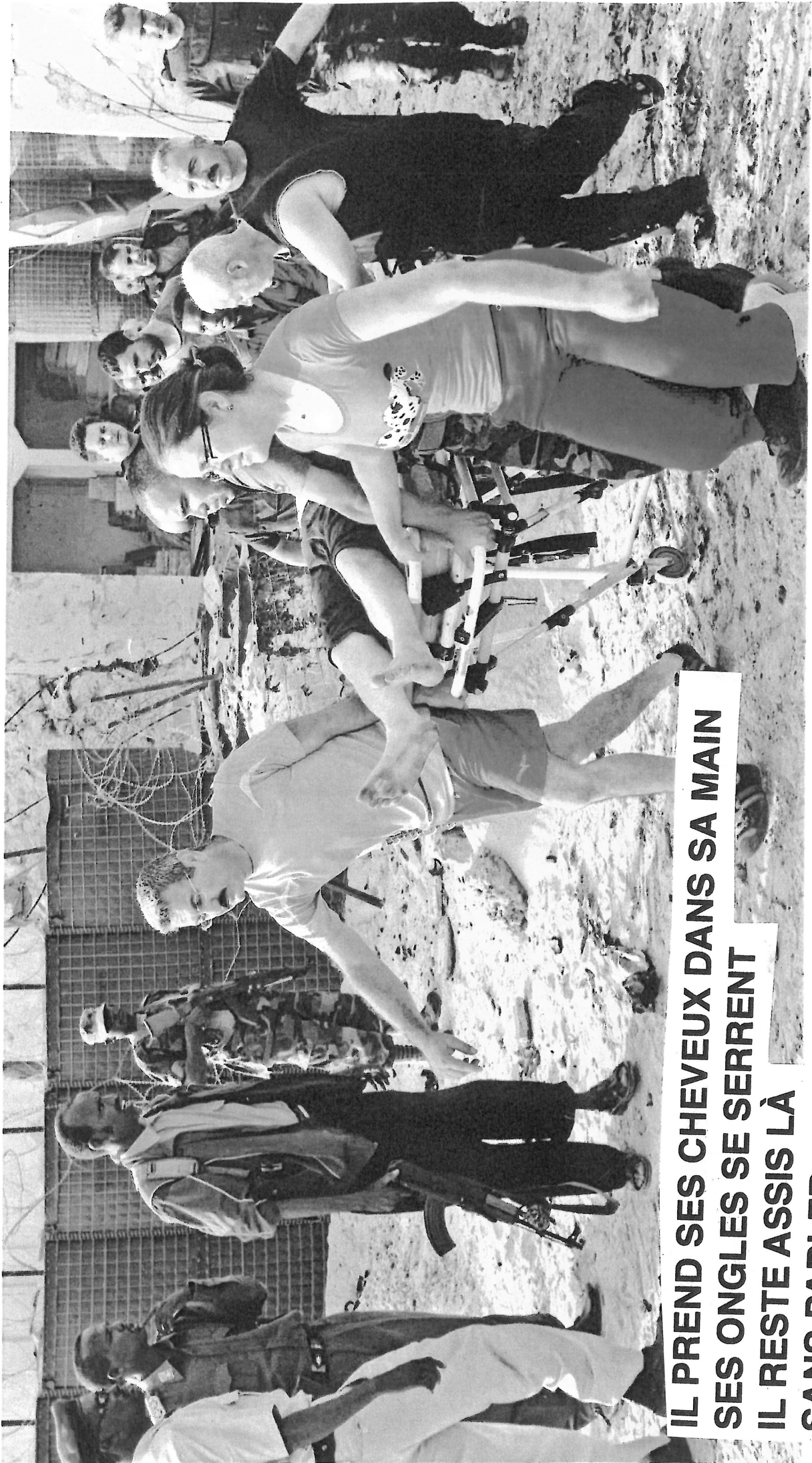
SI MON HONNEUR EST MORT



THEATRE PERMANENT

JOURNAL

10 JUIN 2014
n° 150



**IL PREND SES CHEVEUX DANS SA MAIN
SES ONGLES SE SERRENT
IL RESTE ASSIS LÀ
SANS PARLER
TRÈS LONGTEMPS**

Donnez-nous le combat

Nous avons voulu être des héros
Nous les avons rêvés longtemps la nuit encore dans la brèche ouverte du temps il y avait ce sentiment d'immensité
Qui disait nous serons courage Qui disait nous serons force nous nagerons à contre courant nous nous relèverons oui toujours et en sang encore nous nous lèverons de plus en plus haut du sol
Au-delà et encore cet héroïsme aux ailes d'or et nos exploits et nos souvenirs ferons de nous des géants
Regardez Ajax et son corps de géant nous écraserons tout sur notre passage
Ces luttes acharnées avec la certitude d'en sortir grandi

Avec la douleur nous serons plus forts
Avec la souffrance nous deviendrons grands

Toutes les blessures regardez je les contiens je ne montrerai rien mais regardez comme je suis immense comme mes pas sont certains regardez mon regard c'est celui de la force par le combat et par la victoire et dans le combat Oh donnez-moi le combat que par la blessure je devienne immense Donnez-moi le combat que je brille tout près des étoiles
Pensez-vous être en guerre ?
Pensez-vous exister hors du combat ?
Que fera le soldat lors de la trêve – autrefois contre Troie il était un homme, un vrai – l'enfant garde le troupeau avant de recevoir les armes de son père.

Et toujours avec sa lance à bout de bras il courait sur les champs de bataille on croyait le voir voler
et chaque ennemi déchiré c'était le pas plus certain Toujours plus certain Nous serons des étoiles d'avoir combattu les ennemis notre souffrance et les brisures bientôt
Donnez-moi le combat
Donnez-moi le combat et nous irons sur les ruines passées comme des conquérants et nous quitterons les ruines vers des prairies dorées et nous aurons la force de dépasser toujours les ruines les décombres – fumantes je suis le feu oh mon feu brûle que je me consume
Donnez-moi le combat que je vous montre comme le monde s'entrouvre à l'heure de la victoire Regardez cette force échappée par la plaie de l'ennemi
Et par ma plaie
Dans la blessure nous serons immenses alors, Donnez-moi le combat
Pensez-vous pouvoir vous arrêter ?
Pensez-vous pouvoir vous reposer ?
Un monde sans ennemi vous est-il concevable ?
Vous concevez-vous comme votre propre ennemi ?
Avez-vous besoin d'ennemis déclarés ? Implicites ?
Dans quel état vous mettent d'éventuels temps d'arrêt ?

Donnez-moi le combat car je ne serai jamais à terre car les dents acérées je montrerai que je me soulève au-delà au-delà de moi-même Donnez-moi le combat Regardez comme la plaine grandit sous les yeux de mes plaies mais vous je ne vous dirai rien je resterai muet personne n'entendra de ma bouche les blessures mais elles transpireront de mon silence qui vous criera JE SUIS AJAX LE VAINQUEUR et les armes de la victoire je les porterai

comme on porte un bouquet de fleurs

Donnez-moi le combat que je vous écrase et qu'en moi cette pulsation de la vie grandisse
Donnez-moi le combat que ma force soit dans mes pleurs que mes pleurs ouvrent la brèche
de la pulsation du cœur Donnez-moi le combat que je sente l'univers se battre entre mes
veines Donnez-moi le combat que je cicatrise l'univers en moi je le ferai prisonnier et mon
corps gonflé des étoiles lui immobile

Donnez-moi le combat lorsque l'on est en guerre ce gouffre dans lequel nous ne plongerons
pas nous y enverrons nos amis nos ennemis sans aucun remords dans la bouche un peu de
sang au coin des lèvres je vous en prie – Donnez-moi le combat – car alors je respecterai
mon ennemi et mon ennemi sera immense d'avoir été respecté et je serai encore plus
immense de l'avoir respecté Donnez-moi le combat que je sente mon ennemi cicatiser
dans mes chairs

Donnez-moi le combat car mon ennemi c'est moi et je veux m'écraser et je veux me passer
sur le corps et me surpasser et devenir le héros de tous de m'être moi-même écrasé toujours
surpassé

Combien de mues avez-vous subies ? Incitées ?

Donnez-moi le combat que je vainque la douleur en moi Donnez-moi le combat que mes
plaies soient ma joie ma force regardez cette étoile immense c'est l'étoile de mon combat
contre moi-même

Donnez-moi le combat

Et vent du sud dans le corps qui trébuche Non Attends Ne m'approche pas Seul je me
relèverai toujours seul Femme ne t'approche pas Femme silence j'écraserai mon corps
vaincu afin que jaillisse mon corps glorieux

Seul j'irai Seul Donnez-moi le combat que je me combatte

Donnez-moi le combat

Mais un jour l'ennemi mordra là où la cicatrice ne se refermera pas

Un jour de m'être tant de fois écrasé, je verrai ce corps un peu sale et brisé loin de moi
abandonné tant de fois de l'avoir moi-même écrasé loin trop loin regardez toutes ces bêtes
sous la tente.

Le combat ne m'a rien donné Ce combat-là était – gratuit – ridicule – misérable – il a tué
des moutons – bêlements des prairies sous la tente et odeur d'excréments

Il a tué des bêtes mon ennemi n'est pas de taille Il a tué le faible Il est devenu minuscule
Regardez l'enfant Ajax pleure sous le coup de la berceuse de sa mère le corps minuscule
grelotte je ne veux plus être fort s'il vous plaît le monde est trop immense toutes les plaies
des victoires en moi crient l'immensité de l'univers toutes les plaies en moi me crient
pauvre gamin maman je t'en prie je fermerai les yeux à jamais je m'en remettrai par le
monde

Savez-vous être en paix ?

Cette paix est-elle toujours provisoire, instable, ou peut-elle s'installer ?

Considérez-vous pouvoir être à la fois en paix et en guerre ?

D'où vient la guerre en vous ?

Savez-vous désigner vos ennemis ?

Savez-vous surpasser autre chose que vous-même ?

Pouvez-vous vous déclarer des ennemis ?

Avez-vous déjà pris les armes ? Contre qui ? Quoi ?

Vous êtes vous battus sans en sortir grandi ?

Avez-vous gagné contre l'ennemi sans y avoir gagné un sentiment d'héroïsme ?

L'ennemi après soi

Ajax était en guerre un jour la guerre en lui s'est envolée de n'avoir tué qu'un troupeau de

bêtes dociles

Soudain de se surpasser il est passé sur son corps il s'est surpassé son corps gît poignardé
de part en part il s'est suicidé

Donnez-moi le combat

Le guerrier au large bouclier est mort sous l'épée de l'ennemi regardez le sang noir gicle
entre ses narines le guerrier à la lance agile le géant aux pieds certains il en faut si peu le
temps d'une erreur et le héros dérape dans le pierrier la blessure ne s'est pas refermée nous
l'avons mis en terre et nous suons alors de creuser la tombe d'un ami mais malgré la fatigue
mais malgré les pleurs

Personne ne m'a donné le combat

La guerre soudain je ne l'ai pas laissée venir je l'ai provoquée c'était massacre et génocide
de l'armée des grands rois la guerre soudain je lui ai dit viens ne me donnez plus rien les
blessures je me les infligerai je m'inventerai un ennemi de n'avoir plus su vivre sans le
combat

Donnez-moi des poupées d'ennemis et que leurs poils s'arrachent sous ma paume

Donnez-moi des fictions d'ennemi je ne sais plus quelle carcasse me reste à moi de tous les
combats et de m'être tant quitté

Ne me donnez pas le combat

Donnez-moi la fragilité de suffoquer et de mourir dans la douleur les cicatrices lancées aux
orties

Attendez

Ne me donnez plus rien Silence femme Silence marins Silence

Je ne grandirai pas géant contre étoile non j'irai me réchauffer sous d'autres soleils

Il y aura des échecs qui seront des échecs

et non des blessures de guerre

Il y aura des victoires sans gloire

Creusées au fond des plaies

Sachant toujours

Que tous les combats ne se surpassent pas

Adèle Gascuel

À ces traîtres que nous sommes

*« L'homme est périssable. Il se peut ; mais
périssons en résistant, et si le néant nous est
réservé, ne faisons pas que ce soit une justice ! »
Obermann, lettre 90.*

Demain sera fini, je ne vous reverrai pas. Je ne viendrai pas vous voir tendre vos mains vers le ciel dans d'épuisantes contorsions qui voudraient nous faire croire que vous avez aimé.

Grâce à vous, j'ai appris que

Ceux qui portent une vérité ne sont pas bienvenus

Qu'ils ne l'ont jamais été.

Et pourtant vous avez tout fait pour nous y faire croire.

Je suis venu vous dire que

Je ne vous verrai plus.

Demain sera fini.

Vous aurez tout fait pour qu'il en soit ainsi.

Vous avez décidé.

Pour moi.

Pour nous.

Vous avez choisi l'injustice – j'aurai choisi ma mort.

Cela du moins sera à moi.

Je suis venu parler de ce traître que j'aurais pu être, de ces traîtres que nous sommes, que nous avons toujours été.

Je suis venu vous dire que j'ai été tenté comme vous par l'âme humide. J'ai même rêvé de vous ressembler. Comme vous, j'ai été touché par ces tentations, comme vous j'aurai été prêt à me sacrifier au premier venu pour une gloire vaine qu'il m'aurait bradée. J'ai eu le désir d'être de vos amis. J'ai eu le désir d'être de vos parents. J'ai fait des plans. On m'a dit Ajax, investis ! Alors j'ai investi. On m'a dit, Ajax, ne sois pas solitaire, entoure-toi ! Alors je me suis entouré. J'ai quitté mon enfance solitaire. J'ai caressé un chat, une femme, un enfant, des rêves, une école, une carrière. La guerre de Troie m'y aura aidé. Elle aura été mon salut et ma perte. J'ai pu m'y délecter à des repas d'élus. J'ai pu y servir du Monsieur du Madame. Faire oublier l'esclave que j'étais. Attendre dans les livres qu'y figure mon nom. Que tous fassent cela en mémoire de moi. Pendant des années, grâce à vous, j'aurai été de seconde main dans les louanges. Cette odeur de cave sera remontée jusqu'à moi, elle avait l'odeur du massacre et des bêtes étranglées. Elle avait le goût aigre des sacrifices et des concours qui font roter les dieux. Pourtant vos chants d'allégresse vos plans vos parcours et vos désirs n'ont jamais fait partie de mes butins. Et même dans vos chemins, je rêvais toujours à un autre sens.

Ces tertres, ces renoms, ces temples et ces royaumes, j'ai décidé de les abandonner.

Je me fabrique une quarantaine.

Je m'invente ermitage où de vos dépouilles je ferai des colliers. Un à un, ils passeront entre mes doigts. Et mes pensées s'y reposeront.

Ce n'est pas un Adieu – c'est une disparition.
Ce n'est pas un Salut – c'est une séparation.

Je vous parle d'il y a deux mille ans. Et pourtant vos rires m'écorchent encore la nuit.
Vos villes sont les mêmes, comme sont semblables vos désirs.
Rien n'a changé.

Vous êtes seulement plus vieux. Plus riches. Et d'apparence plus civilisée.

Vous avez inventé comment déchirer l'homme,

Comment multiplier le divertissement,

Comment sculpter la chair dans la résignation,

Mais si l'on vous regarde, si l'on ouvre vos opercules de bipèdes rassasiés, que verra-t-on sinon l'étroite ambition de qui n'a plus de manque sans la circonférence d'un doute.

Vous n'aurez fait que proroger vos vies. Vos existences en voie de revalorisation seront entre toutes semblables.

Dans le pays de Blida dans les banlieues romaines sur tous les panneaux d'Autoroute et de gare

Nous pourrons lire

Venez comme vous êtes

Vous êtes ici chez eux.

Je vous parle depuis ce sommet qui n'est qu'une coquille vide et inhabitée.

J'ai rendu les clefs. J'ai fermé la porte. État des lieux. OK. Alarme. OK. Double vitrage. OK.

Regardez-moi.

Ceci n'est plus mon corps.

Je suis venu vous dire

Que je renonce à renoncer,

Que mon demain s'achève où commence aujourd'hui,

Je suis venu vous dire

Que vous ne me verrez plus.

Mon silence. Ma vie. Ne seront pas cet équilibre harassant des quelques uns.

Je n'ai plus le goût des contrefaçons.

Le risque sera à s'y méprendre. Certains s'inquièteront. D'autres admireront. Et pourtant il sera moindre. Car dans les révoltes aussi vous fabriquerez des oripeaux.

Voici venu le temps de ma défaite.

Demain sera fini. Je ne vous verrai pas.

Je suis venu vous dire que je m'emporte.

Je serai ce voyage à la vitesse de la lumière.

Je suis venu vous dire que je me souviendrai.

Vos espaces sans dimension je les abolirai.

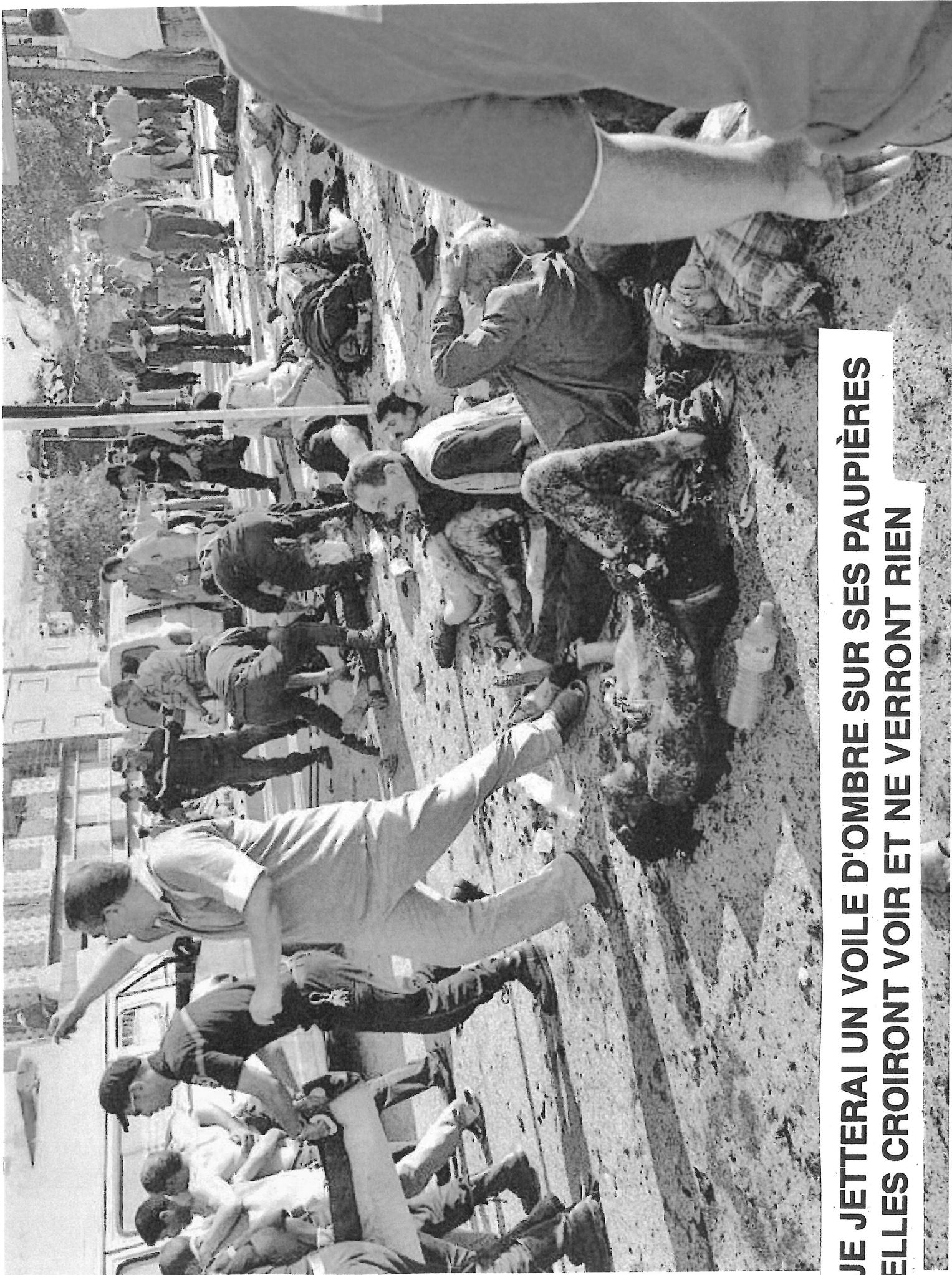
Ma famille sera celle que je me serai choisi.

Elle sera dispersée. Mais elle demeurera.

Elle n'aura pas résidence dans ces champs où vous avez planté vos sexes.

Elle sera solitaire, fille d'esclave, inassouvie.

Elle aura l'audace de ceux qui ont le sang sale et ne sont nulle part chez eux, elle aura cette grandeur des deux extrémités.
Je suis venu vous dire
Que mon courage n'est pas le sien.
Celui que vous applaudissez ne sera pas le mien.
Je suis venu vous dire que vers ma destruction
Je cours en méprisant la guerre,
Et je me suis battu et ce combat fut dur car plus qu'à aucun de vous la haine et la violence me furent inacceptables.
J'ai accepté de tout perdre car j'avais en moi le goût du bonheur.
J'ai accepté de tout brûler car je portais le rêve d'une civilisation dont nous sortirions grandis.
Se jeter au devant de la mort ce n'est pas rien quand il faut vaincre en soi les ennemis intérieurs qui triomphent par les armes.
Vous, vous n'aviez rien à dominer. Sinon votre désir humide d'aller au feu en faisant tourner vos machines d'efficacité.
Alors à ce soir de ma vie,
Je vous laisse les instincts, la pensée plate, le mépris et cette perpétuelle tentation de vous rassembler.
Je vous laisse ces soleils que vous ne savez pas voir. Ces douceurs qui vous seront bêtise.
Je vous laisse ces collines, ces nuits satisfaites, ces amours de passage.
Je suis fourbu. Ma fatigue est ancienne. Comme est vieille votre abdication.
J'ai offert à midi sa place. J'ai laissé s'épaissir ma chair.
Je vous ai suivi dans un chemin dont je ne voulais pas. J'ai pensé pouvoir y écrire mes batailles. Mais je n'aurai fait que gloser vos pertes.
Je ne veux plus trafiquer le sacré. Je n'ai plus la force de guérir le soleil.
Je veux croire que la dernière chose qui m'appartiendra encore sera la mort de qui ne veut renoncer.
Et elle dira pour moi ce que vous n'avez pas voulu entendre.



**JE JETTERAI UN VOILE D'OMBRE SUR SES PAUPIÈRES
ELLES CROIRONT VOIR ET NE VERRONT RIEN**

Y. RITSOS, ÉCRITURE D'AVEUGLE

CONTESTATION

Ce visage derrière la vitre, sans trace de crispation,
bien qu'il regardât à l'intérieur de la maison étrangère, par
une nuit calme, —
les autres, je m'en souviens, ne l'avaient pas remarqué. Je
me sentis aussi seul
qu'un chapeau oublié sur le banc du parc
et à l'intérieur duquel l'air s'est peu à peu gelé en coupole,
tandis qu'un papillon noir était épinglé sur la lune.
Ça aussi, je l'ai vu sur la vitre, tandis qu'Alékos
déclarait d'une voix à l'intensité inexplicable : « Aucun chan-
gement,
aucun changement sans effusion de sang ». Je compris alors
qu'il l'avait remarqué et que c'était pour cela qu'il me
contredisait.

Athènes, 21.11.72

initiation ~~cet ensemble de qualifiés de prestiges, de valeurs, pour lesquels, tout au long de leur vie, l'hôte des ancêtres, des mânes, entrent en compétition~~. Cette « belle mort » (*kalós thánatos*) pour lui donner le nom dont la désignent les oraisons funèbres athéniennes², fait apparaître, à la façon d'un révélateur, sur la personne du guerrier tombé dans la bataille l'éminente qualité d'*anê agathós*³, d'homme valeureux, d'homme de cœur. À celui qui a payé de sa vie son refus du déshonneur au combat, de la honteuse lâcheté, elle assure un indéfectible renom. La belle mort, c'est aussi bien la mort glorieuse (*euklêês thánatos*). Pour toute la durée des temps à venir elle fait accéder le guerrier disparu à l'état de gloire ; et l'éclat de cette célébrité, *klêos*, qui s'attache désormais à son nom et à sa personne, représente comme le terme ultime de l'honneur, son extrême pointe, l'*aretê* accomplie. Par la belle mort, l'excellence (*aretê*) cesse d'avoir sans fin à se mesurer à autrui, à s'éprouver en s'affrontant. Elle se réalise d'un coup et à jamais dans l'exploit qui met fin à la vie du héros.

Tel est bien le sens du destin d'Achille, personnage à la fois exemplaire et ambigu, en qui s'inscrivent toutes les exigences mais aussi toutes les contradictions de l'idéal héroïque. Si Achille semble pousser jusqu'à ses dernières conséquences — jusqu'à l'absurde — la logique de l'honneur, c'est qu'il se situe en quelque façon au-delà des règles ordinaires de ce jeu. Comme il l'explique lui-même, deux destins se sont dès sa naissance offerts à lui, pour le mener là où toute existence humaine trouve son terme, deux destins qui s'excluaient

2. Nicole LORAUX, dans sa thèse intitulée *L'Invention d'Athènes*, Paris, La Haye, Berlin, 1981, a étudié le thème de la belle mort dans l'oraison funèbre athénienne. Le présent travail lui doit beaucoup. Elle a publié sur le même sujet plusieurs articles : « Marathon ou l'histoire idéologique », *Revue des études anciennes*, LXXV (1973), pp. 13-42 ; « Socrate, contrepoint de l'oraison funèbre », *L'Antiquité classique*, XLIII (1974), pp. 112-211 ; « HBBH et ANAPEIA : deux versions de la mort du combattant athénien », *Ancient Society*, VI (1975), pp. 1-31 ; « La "belle mort" spartiate », *Xiémá*, II (1977), pp. 105-120.

3. Sur l'emploi d'*agathós*, en valeur absolue, sans autre qualificatif, chez Homère, cf. *Il.*, XXI, 280 et les remarques de W. J. VERDENIUS, « Tyrtæus 6-7 D. A commentary », *Mnemosyne*, XXII (1969), p. 338.

rigoureusement⁴. Ou bien la gloire impérissable du guerrier (*klêos áphithiton*), mais la vie brève ; ou bien une longue vie chez soi, mais l'absence de toute gloire. Achille n'a pas eu même à faire son choix ; il s'est trouvé d'emblée incliné du côté de la vie brève. Voué par avance — on pourrait dire par nature⁵ — à la belle mort, il est de son vivant comme imprégné déjà par l'aura de la gloire posthume à laquelle il a toujours été promis. C'est pourquoi il ne lui est pas possible, dans l'application du code de l'honneur, de transiger, de composer, d'accepter suivant les circonstances et les rapports de force, sinon les lâches compromis, du moins les nécessaires accommodements sans lesquels le système n'est plus en état de fonctionner. Pour Achille, toute offense, d'où qu'elle vienne, si haute la position qui en élève l'auteur au-dessus de lui dans la hiérarchie sociale, est également insupportable et inexpiable ; toute excuse, toute amende honorable, si satisfaisante qu'elle puisse paraître pour son amour-propre par l'ampleur et le caractère public de la réparation, demeure vaine et inefficace. Pareil à un crime de lèse-majesté, l'affront fait à Achille ne peut être payé, à ses yeux, que par un abaissement total et définitif du coupable. Cet extrémisme de l'honneur fait d'Achille un être en marge, retranché dans la solitude hautaine de son courroux. Les autres Grecs condamnent dans cet excès un égarement de l'esprit, une forme de l'Erreur personnifiée, de l'*Atê*⁶. Agamemnon reproche au héros de pousser à ce point l'esprit de compétition qu'il se veut toujours, partout et en tout, le premier, de n'avoir par conséquent en tête que rivalité, querelle, combat⁷ ; Nestor lui fait grief de ne pas respecter dans sa conduite l'ordre normal des préséances, d'aller jusqu'à se mesurer de front avec un roi qui tient de Zeus, en même temps que le sceptre, la puissance et

4. *Il.*, IX, 410 sqq.

5. Dès le premier chant Achille déclare : « Ô mère, puisque tu m'as enfanté pour une vie brève, que Zeus Olympien [...] me donne au moins la gloire. » Et Thétis, comme en écho, lui répond : « Ton destin, au lieu de longs jours, ne t'accorde qu'une vie brève. » (*Il.*, I, 352-353 et 415-416 ; cf. aussi XIX, 329 et 421.)

6. *Il.*, IX, 510-512.

7. *Il.*, I, 288 et 177.

le commandement, le droit à de plus grands honneurs⁸ ; Ulysse, Phénix, Ajax, Patrocle même, déplorent sa raideur intraitable, son ressentiment farouche, son cœur inhumain et sauvage, sourd à la pitié, insensible aux prières, aux supplications des amis comme aux excuses et aux réparations dont il devrait se satisfaire. Achille serait-il donc étranger à l'*aidôs*, ce sentiment de réserve et de retenue qui agit à la façon d'un frein, dans les deux sens, vers le haut et vers le bas, pour maintenir un équilibre dans les situations où la disparité de rang, la disproportion de force rendent impossible une franche compétition sur pied d'égalité ? L'*aidôs*, c'est cette timidité respectueuse qui tient le plus faible à distance du plus puissant, et qui, exprimant de façon ouverte l'infériorité d'un des protagonistes, le place à la discrétion de l'autre pour que, désarmé par cette attitude soumise, il prenne l'initiative d'établir un rapport d'amitié, de *philia*, en accordant à celui qui se met ainsi sous sa protection la part d'honneur qui lui revient. Mais c'est aussi, à l'inverse, le renoncement à la violence et à l'agressivité du plus fort à l'égard du plus faible dès lors que, rendu à sa merci, il ne se pose plus en rival ; c'est la réconciliation de l'offensé avec celui qui, en acceptant de s'humilier, de s'abaisser soi-même par l'offre de réparation, reconnaît publiquement la *timé* qu'il avait d'abord outragée ; c'est enfin l'abandon de la vengeance et le rétablissement de l'amitié entre deux groupes quand, après un meurtre, le prix du sang représentant la valeur de la victime, sa *timé*, a été, par composition, acquitté à ses proches⁹.

Devant l'assemblée des dieux, Apollon pourra, lui aussi, accuser Achille, en même temps que d'avoir quitté toute pitié, d'ignorer l'*aidôs*¹⁰.

Cependant, la portée de ces indications n'est pas pour l'essentiel d'ordre psychologique. Elles concernent moins un trait particulier du caractère d'Achille que les ambiguïtés de sa

8. *Il.*, I, 278.

9. En IX, 632 sqq., Ajax oppose au cœur inflexible d'Achille l'heureuse disposition de ceux qui acceptent, même pour un enfant mort, le prix du sang *poimé*, et la composition, l'*aidês*.

10. *Il.*, XXIV, 44.

position, l'équivoque de son statut dans le système de valeurs propre à la tradition épique. Il y a en effet, dans l'attitude et le comportement d'Achille, un aspect paradoxal qui déconcerte si l'on s'en tient à la psychologie du personnage. Achille est absolument convaincu de sa supériorité en matière de performance guerrière et, dans l'échelle des qualités qui font l'homme accompli, la valeur au combat occupe, pour lui comme pour ses compagnons engagés dans la lutte, une place du plus haut rang. Il n'est pas d'autre part un seul Grec — pas plus qu'aucun Troyen — qui ne partage la conviction d'Achille et ne reconnaisse en lui le modèle incontesté de l'*areté* guerrière¹¹. Cependant, cette confiance en soi appuyée sur un consensus unanime chez autrui, loin de lui procurer assurance et sécurité, va de pair avec une susceptibilité ombrageuse et une véritable hantise de l'humiliation.

Certes, en lui enlevant Briséis, Agamemnon inflige à Achille un affront qui atteint le guerrier au point sensible. Il le dépouille de son *gêras*, c'est-à-dire de la part d'honneur dont on l'avait gratifié sur le butin commun. Un *gêras* est un privilège exceptionnel, une prestation accordée à titre spécial, en reconnaissance d'une supériorité, soit de rang et de fonction — c'est le cas d'Agamemnon —, soit de valeur et d'exploit — c'est le cas d'Achille. En dehors de l'avantage matériel qu'il procure, le *gêras* vaut comme marque de prestige, consécration d'une suprématie sociale : à tout un chacun ce qui est tiré au sort en parts égales, mais à l'élite, et à l'élite seule, en surplus, le *gêras*. Confisquer le *gêras* d'Achille, c'est donc d'une certaine façon lui dénier cette excellence au combat, cette qualité héroïque que chacun s'accorde à lui reconnaître. Et le silence — même teinté de réprobation — que gardent à l'assemblée les guerriers grecs devant la conduite de leur prince les associe à un outrage dont ils devront, avec lui, payer les conséquences. Cependant, dans la réaction d'Achille, plusieurs traits font difficulté. Agamemnon ne cherche pas à l'offenser personnellement

11. *Il.*, II, 768-769, où c'est l'aède lui-même qui énonce comme une vérité objective la supériorité d'Achille.

ment et à aucun moment, même au plus fort de la querelle, il ne conteste son éminente valeur guerrière. Au nom de l'intérêt commun, Achille demande au roi de renoncer à Chryseïs, sa part d'honneur : pour détourner la peste du camp grec, il faut rendre la jeune fille au prêtre d'Apollon, son père. Agamemnon veut bien y consentir à condition qu'on lui donne un *gêras* de rechange pour qu'il ne soit pas seul, lui le souverain, à demeurer *agêrastos*, privés de *gêras*¹². Sinon, il lui faudra se payer sur le *gêras* du voisin, qu'il s'agisse d'Ajax, d'Ulysse ou d'Achille, peu importe — et il voit d'ici leur fureur¹³. C'est alors qu'Achille éclate, et sa colère révèle les vraies raisons du différend qui oppose les deux hommes. Pour Achille, il n'y a pas de commune mesure entre la *timé* qui s'attache à la dignité royale, cette *timé* magnifiée par Nestor comme venant de Zeus¹⁴, et celle que le guerrier s'acquiert en peinant sans relâche « au premier rang » des combattants, là où le risque est total. À ses yeux, Agamemnon, dans cette guerre qui est surtout la sienne et celle de son frère, laisse à d'autres le soin de payer à tout moment de leur personne au cœur de la mêlée ardente : demeurant à l'arrière (*ôpisthe ménôn*)¹⁵, à l'abri du camp, près des fines nefs, il n'est pas homme à s'aventurer avec les *aristoi* dans une embuscade, ni à s'engager comme champion dans un duel sans merci : « Tout cela, affirme Achille s'adressant à Agamemnon, te semble la mort (*tò dé toi kêr eîdetai êinai*)¹⁶. » Celui qui, d'entre les rois, est le plus roi de tous (*basileûtatos*), n'a donc pas pour autant franchi cette ligne de partage qui sépare le commun des hommes de l'univers proprement héroïque, cet univers où le combattant, en acceptant d'avancer la vie brève, s'est voué tout ensemble et du même mouvement, à la guerre, à l'exploit, à la gloire et à la mort. Pour qui adopte la perspective chevaleresque propre à Achille,

12. *Il.*, I, 119.13. *Il.*, I, 138-139; cf. 145-146.14. *Il.*, I, 278-279.15. *Il.*, IX, 332; cf. I, 227-229.16. *Il.*, I, 228; jugement analogue de Diomède à l'égard d'Agamemnon en IX, 30-50.

c'est, dans l'épreuve d'honneur, sa propre vie qui est à chaque fois l'enjeu de la compétition¹⁷. Et puisque, avec cette mise, l'échec signifie qu'on perd tout en une fois et à jamais, qu'on perd l'existence elle-même, le succès doit rapporter aussi une valeur qui, étant d'un autre ordre, n'est pas mesurable à l'aune des distinctions et des hommages ordinaires. La logique de l'honneur héroïque est celle du tout ou rien; elle joue en dehors et au-dessus des hiérarchies de rang. Si Achille n'est pas reconnu comme le premier et, d'une certaine façon, le seul, il se sent réduit à zéro. Aussi, dans le moment même où il se proclame, sans être ouvertement contredit, *aristos Achaïôn*, le meilleur des Grecs, où il se vante d'avoir porté dans le passé tout le poids de la guerre et de constituer pour l'avenir le seul rempart contre l'assaut troyen, peut-il se présenter non seulement comme déshonoré par l'offense qui lui a été faite (*átimos*)¹⁸ mais, s'il passait l'éponge, comme le dernier des lâches, un moins que rien (*ouitidanós*)¹⁹, une épave, errant sans statut ni racine, une sorte de non-personne²⁰. Entre la gloire impérissable à laquelle il est prédestiné et le dernier degré de l'opprobre, il n'est pas de rang intermédiaire où Achille puisse trouver sa place. Toute offense à sa dignité provoque un effet de bascule d'un extrême à l'autre parce que ce qui est atteint à travers lui, c'est une valeur qu'il faut accepter sans réserve, sans comparaison, sous peine de la déprécier tout entière. Faire affront à Achille revient à mettre sur le même plan le lâche et le preux, à leur accorder, comme il le dit, même *timé*²¹. C'est donc dénier à l'exploit héroïque sa fonction de critère absolu, ne pas y voir la pierre de touche de ce qu'un homme vaut ou ne vaut pas.

Ainsi s'explique l'échec d'Ulysse, de Phénix et d'Ajax dans la mission qui leur a été confiée pour fléchir la résolution du fils de Pélée et le convaincre de renoncer à sa colère. ~~Même s'ils~~

17. *Il.*, IX, 322.18. *Il.*, I, 171 et 356.19. *Il.*, I, 293.20. *Il.*, IX, 648.21. *Il.*, IX, 319.

HÉROS-LIMITE

« La mort, la mort folle, la morphologie de la méta, de la métamort, de la métamorphose ou la vie, la vie vit, la vie-vice, la vivisection de la vie » étonne, étonne et et est un nom, un nombre de chaises, un nombre de 16 aubes et jets, de 16 objets contre, contre la, contre la mort ou, pour mieux dire, pour la mort de la mort ou pour contre, contre, contrôlez-là, oui c'est mon avis, contre la, oui contre la vie sept, c'est à, c'est à dire pour, pour une vie dans vidant, vidant, dans le vidant vide et vidé, la vie dans, dans, pour une vie dans la vie.

Je dis je je jeu jeudi sept mai, mais, c'est à dire je dis ô, je dis jour et oui, jour et nuit je le dis, que oui aujourd'hui jeudi le le sept mai, jeudi je dis mort, je dis mort morte comme on dit on me dit trois, sept et trois faux fond font dix, on dit dix comme on le pense, c'est à dire comme le trois, le troisième dé de la terre, on se tait, on me tait, se taire comme le troisième terme issu de je pense qu'on me pense et de se se suis, je suis décidé de, je suis

G. LUCA, HÉROS-LIMITE

le dé qu'on jette sur le trois-sept, c'est à dire comme le trois, le troisième terme issu su de se se se suicider et être être suicidé au dé ou à la scie, le troisième terme ré ré réco, l'écho de la scie et du dé réconci réconcia réconci- liateur, oui il y a la ré, la réconciliation entre se suicider et être suicidé, à l'insu du troi- sième terme issu de l'insur, de l'insurrection et de la ré, sursur, de la résurrection.

Et quand je dis vie, vie dans la vie, je le dis comme on dit il est, elle a, elle est l'état dans l'état, c'est à, c'est à dire le thé, le terme, le sein, tes seins comme thé, comme thèse, le terme synthèse de l'an, de l'anti, de l'anti-nom et momie, de l'antinomie sur un plat de compote de porc, sur le plan du com- por, du comportement de deux trois, sept trois, du troisième terme de deux cités, de deux cécities plastiques, de deux élasti élasti- cités contre, contre contracte, de deux trois, de deux élasticités contradictoires comme l'impair, comme l'imperméabilité paire et la peine de naître, de naître pendant une trac- tion du moi, pendant une contraction impaire de mon moi et de son elle-même, les deux elle-même du moi paires et habiles, les deux élasticités contradictoires comme l'imper- méabilité et la, et la pénétration par, parfait, parfaitement réconci cils réconciliées.

Nous avons fait, parfait, parfaitement fait

et défait comme défi, nous avons fait les, laissez laissez les 16 objets, nous avons défini les 16 objets de la paix qui naîtra, de la pénétra, de la pénétration vie vie violente et mort mort mordante, de la pénétration unie universelle.

Les 16 objets pénètrent la paix, la péné- trante.

La pénétrante, les trente, trente univer- selles, elle est, on le sait, elle est fa, femme, la fa, fameuse unie universelle.

Femme cou, coucou, femme coupée pain, comme un pain, en deux, coupée en deux avec une, elle a vécu en paix, en deux, coupée en deux avec une scie, si si avec une scie fine, scie infinie au beau milieu de sa, en deçà, née, elle est née l'an mille, l'an néant, aube au beau milieu des sons, de son corps, de la, au delà de l'année, de l'anti-année, au delà de l'ancantissement concret, crête de son corps infini, sur la, vers, vers la tic tic tic, sur la, sur langue, sur la grande verte verticale qui relie son grand nez clef, clef de Cléopâtre ab abs abstr abstraite à sa bouche située, tuée entre ses deux cuisses récon, récon récon- cil cils réconciatrices et mé, aimées, je t'aime, té tic tic et météoriques.

~~Elle est coucoupée en deux la grande cour, la courte, la grande-tic-tic, la grande courti- sane uni-universelle et sa vie, sa vigie, son~~

~~Que pouvons-nous exactement attendre de nous-mêmes, entreprendre, espérer ? Où en sommes-nous ? Individus comme nations, individus surtout, jusqu'à quel point pourrions-nous tirer sur notre fil ? À quel instant casserons-nous ?~~

~~Là-dessus rien ne nous est dit. Silence et perplexité.~~

~~Que notre comportement, souvent, presque toujours, soit ouvertement commandé ou secrètement dirigé par notre fragilité consubstantielle, nous en voyons chaque jour mille signes, même si, le plus souvent, nous préférons ne pas les remarquer. Dès l'enfance, on nous dit de regarder à droite et à gauche avant de traverser une rue. Très tôt nous savons que, si une voiture nous heurte, ce n'est pas elle qui se brisera.~~

~~Elle ne risque pas la mort, elle qui n'est qu'un objet. La fragilité des objets, qui les amène au dépôt, n'est pas de même nature que la fragilité humaine, la seule qui conduise à ce que nous appelons la mort. Ainsi le verre paraît plus fragile que nous. Mais nous ne disons pas d'un vase en verre qu'il peut mourir. Il peut se briser, nous pouvons le briser. C'est tout.~~

~~Cependant, en tombant, il peut nous blesser gravement.~~

~~Le fragile est en danger, mais le fragile est dangereux. C'est vrai du verre. Et de nous aussi.~~

Mort, où est ta défaite ?

La belle mort était autrefois celle qu'un moribond recevait dans son lit comme on accueille une visite attendue depuis bien longtemps, entouré de sa famille, de ses amis, d'un prêtre qui lui apportait les « derniers secours », le viatique. Sentant venir le grand départ, le mourant s'y préparait, réglait ses affaires,

embrassait les siens, qui disaient partager ses souffrances en attendant de partager ses biens. Il — ou elle — avait le temps de considérer la vie qu'il laissait derrière lui, ses réussites, ses regrets, une vie qui jamais ne se reproduirait, un acte unique.

Il acceptait bon gré mal gré sa condition mortelle, le fait d'être éphémère et bientôt remplacé par un autre mortel. Il avait déjà vu mourir son père et sa mère dans le même lit où, à son heure, il agonisait, comme il se devait, comme c'était la règle universelle. Il perdait une à une ses dernières forces. Lui restait-il encore, au dernier moment, assez de lucidité pour entrevoir les portes ouvertes du Paradis, ou sentir déjà la chaleur des flammes souffrées de l'Enfer ? Cela dépendait sans doute des individus et des circonstances. Chacun voit le Ciel à sa porte. Plus rarement l'Enfer.

J'ai moi-même connu cette atmosphère particulière, à plusieurs reprises, dans ma famille ou chez des amis proches, cet accueil attristé réservé à l'inévitable, cette compassion d'accompagnement, ces prières coupées de soupirs, de silences, ces voix basses, ces ultimes respirations, cette poitrine qui ne se soulève plus. Dans ces moments-là, ce n'est pas la faiblesse du mourant qui étonne mais au contraire sa résistance. L'« agonie » — le mot le dit — est le dernier combat, celui que nous perdons toujours.

Nous le savons. Pourtant nous entendons dire de celui ou de celle qui le mène : « Comme elle est forte », ou bien : « Comme il se bat... » En langage ordinaire : « Il a la vie dure, elle tient bon, elle avait vraiment l'âme chevillée au corps », comme par le travail d'un artisan de qualité.

Nous suivons les péripéties de cette bataille de la même façon que nous assisterions à un match, à une finale. Nous

comptons les points, nous cherchons sans le voir l'arbitre. Parfois nous saisissons la main du combattant comme pour lui venir en aide, nous lui épongeons le front, nous mettons de l'eau sur ses lèvres, pareils aux auxiliaires dans le coin d'un boxeur. Nous lui parlons : est-il toujours là ? Nous entend-il ? Nous essayons même de l'encourager : l'adversaire n'en peut plus, il est hors d'haleine, il va lâcher la partie, abandonner. Ce n'est pas le moment de baisser les bras.

Décrivant l'agonie d'une vieille dame qu'il soupçonnait d'avoir été une des maîtresses de Louis XV, Chateaubriand nous dit : « On soutenait au bord de son lit qu'on ne succombait que parce qu'on se laissait aller ; que si l'on était bien attentif et qu'on ne perdît jamais de vue l'ennemi, on ne mourrait point : Je le crois, dit-elle ; mais j'ai peur d'avoir une distraction. Elle expira. »

Lucide ou non, cette dernière lutte est totale. Elle peut durer plusieurs jours, une semaine. La fin en est connue d'avance : et alors ?

Cette mort-là, qui ne se voit plus (en tout cas chez nous), était comme le signe d'une force et non pas d'un défaut dans l'armure. Au moment de poser tous les masques et de perdre à jamais la bataille, l'énergie de l'agonisant nous surprenait, plus que sa détresse. Il nous donnait des raisons nouvelles de l'admirer, un courage, une puissance que même, souvent, il nous avait cachés jusque-là, qu'il réservait pour cette dernière charge. Ainsi que font les chefs trop exaltés dans des batailles évidemment perdues, il résistait, il ne se rendait pas et, plus tard, nous gardions le souvenir d'une victoire.

Notre mort est aujourd'hui différente. Elle est aseptisée, anonyme, pareille aux autres morts. Nos derniers instants se

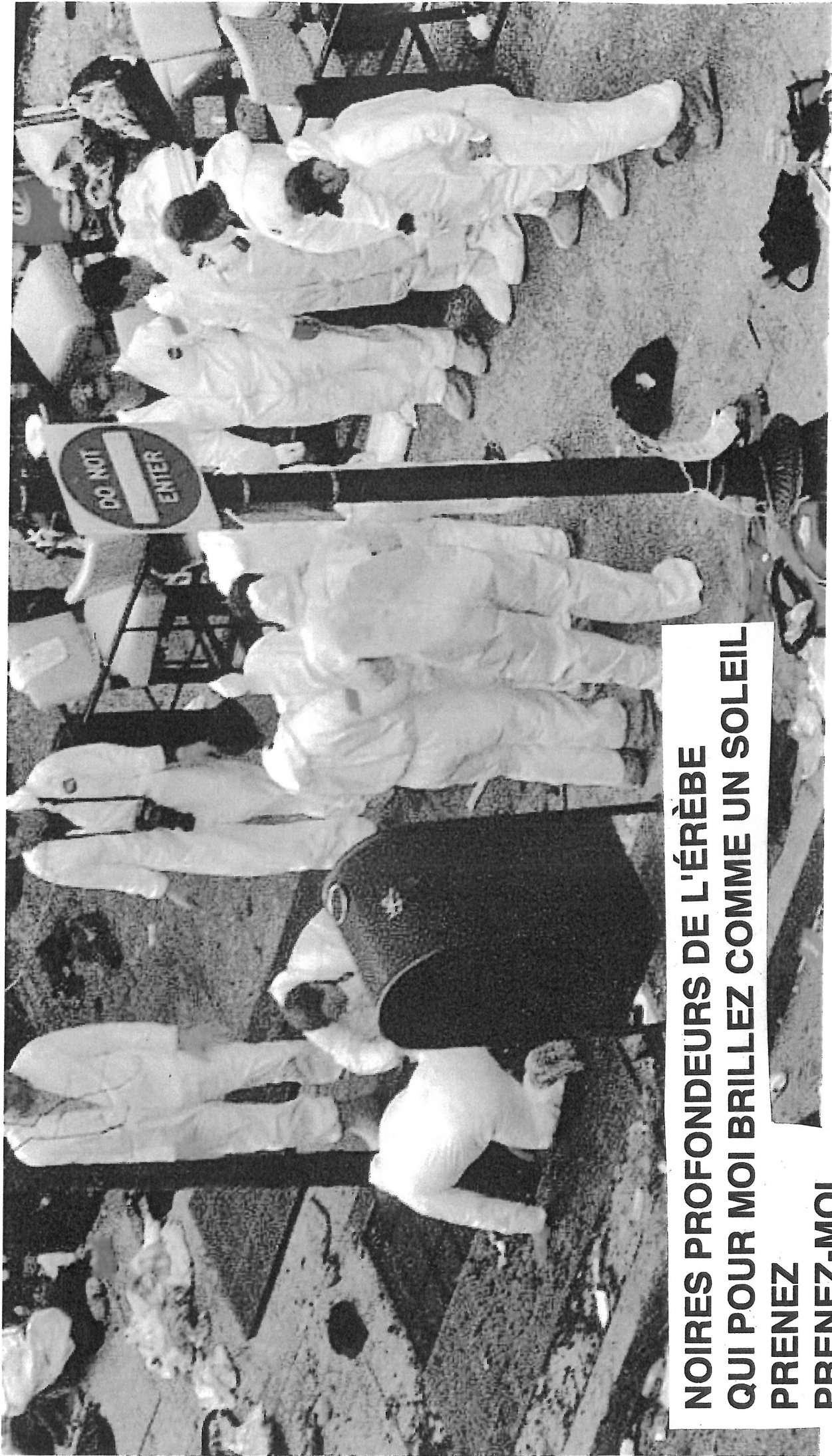
ressemblent. Cette mort n'est qu'une tablette de lumières clignotantes qui s'éteignent dans un hôpital, un tube qu'on débranche et qu'on lave, une voix qui nous prévient par téléphone, une signature au bas d'une feuille. Ce parent, cet ami que nous avions laissé vivant, nous le retrouvons mort. Son dernier combat, il l'a vécu seul. Ce n'était même pas un combat, car d'autres se battaient à sa place. Nous ne l'avons pas vu mourir. Son visage est maintenant glacé, figé, une colle maintient ses mâchoires, ses yeux ont été fermés par d'autres mains que les nôtres. Dernier combat escamoté, puisque la conscience était déjà perdue, effacée par des calmants efficaces.

Ici, le sentiment d'impuissance domine. Nous n'avons rien à admirer, rien d'héroïque ou de pathétique à nous rappeler, à nous raconter, dans les années suivantes. La vie ne s'est pas défendue. La défaite est totale.

Sur la défense

Notre sentiment de fragilité vient moins de la mort elle-même que de la façon de mourir.

Depuis plus d'un siècle, nous avons tout fait pour nous préserver des surprises qu'on dit mauvaises. Pour nous cuirasser, pour nous alerter, pour nous défendre. Nous avons allongé nos existences, sinon nos vies. Nous avons essayé de nous donner des protections de toutes sortes et d'insérer dans notre pensée, exprimée ou secrète, un fort sentiment de solitude. Nous nous sommes souvent glorifiés de nos progrès, de nos conquêtes. Nous avons placé le long de la route des guetteurs que nous appelons check-up ou contrôles. Nous



**NOIRES PROFONDEURS DE L'ÉRÈBE
QUI POUR MOI BRILLEZ COMME UN SOLEIL
PRENEZ
PRENEZ-MOI
JE VEUX HABITER EN VOUS**

LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Mercredi 04 juin / Jeudi 05 juin / Vendredi 06 juin 2014

Mercredi 04 juin : La pluie est bien présente aujourd'hui. Est-ce que la représentation aura lieu ? La question plane dans l'air humide. La répétition se fait sous la grande tente prévue à cet effet. Vers 16h le soleil refait son apparition...tout est possible quant à ce soir.

Répétition

On fait des retours sur la représentation de la veille. Comme le dit Virginie Colemyn « le théâtre c'est quelque chose de très grave mais de pas très sérieux au final ». En effet, la démarche d'un tel théâtre met en place un pacte protecteur entre les spectateurs et les acteurs où l'importance de faire théâtre est une nécessité mais où la dérision est acceptée. Ce pacte tient également du fait « qu'on ne triche pas, on remet en branle des scènes entières et on prend des risques » rajoute Gwenaël Morin. On note aussi que c'était la première fois que ce texte, que cette traduction était dite en public. Une nouvelle hypothèse de jeu s'organise autour de l'aspect comique que peut dégager la pièce, tout aussi tragique que puisse être la tragédie d'Ajax. Et si la mort d'Ajax était du même ordre que celle de Pierrot le fou ? Il s'agirait de la mort dédramatisée de Godard, la mort choisie et tout aussitôt regrettée de Ferdinand Griffon. Ajax prendrait la décision de se suicider mais avant même que l'acte soit accompli, un accident, une chute sur l'épée entrainerait sa mort. La première scène (entre Athéna et Ulysse) a révélé une potentialité burlesque lors de la représentation qui est appuyée en répétition. Dans un esprit cartoon, Ulysse se cache derrière un « buisson » (qui n'est autre que le bouclier en carton), et développe un jeu comique avec Athéna et Ajax. Ce « buisson », réutilisé afin de cacher Ajax lorsqu'il se suicide, entre en écho et crée un lien entre Ulysse et Ajax d'une part, et entre le comique et le tragique d'autre part. « Ulysse se sert du buisson pour masquer sa ruse, Ajax s'en sert pour cacher son épée, sa mort » précise Gwenaël Morin. Un essai orchestre la scène du suicide en alternant la partition du chœur et celle d'Ajax. Les choreutes traversent la scène en cherchant Ajax, qui lui se cache derrière le bouclier-buisson (situé au centre) afin de se tuer en toute discrétion. On essaye de faire trébucher Ajax sur l'épée pour que son suicide devienne un accident.

Représentation

95 spectateurs. 7 choreutes forment ce soir le chœur. Le travail effectué en répétition est essayé au plateau : Ulysse est caché derrière un buisson en carton. La représentation débute très bien. Au moment où Ajax pousse son cri rauque et strident les nuages couvrent le soleil, une rafale de vent souffle sur la tragédie. Soudain, Ajax sort. « Les dieux sont avec nous » se dit Gwenaël Morin. Malheureusement, le terrain glissant, caillouteux, incertain, de la scène s'empare d'Ajax. Virginie fait une mauvaise chute. Le chœur est en suspens. Elle se relève, le chœur se recule, ça continue mais la douleur est trop grande. Ajax disparaît pour laisser Virginie interrompre la représentation. Ce soir, on ne verra pas la mort d'Ajax. Le soleil, lui, a disparu.

Jeudi 05 juin : Réunion : Comment va Virginie ? Que faire ? Ce soir la représentation est annulée. Virginie n'a rien de grave mais est immobilisée pour l'instant. Gwenaël Morin parle de la manière de faire de l'art : « le théâtre, c'est refaire ce qu'on a déjà fait. On ressasse. On connaît. On répète. En particulier dans le théâtre grec. Il y a une aspiration à la nouveauté qui a été maîtresse dans l'histoire de l'art mais qui est entrée en crise aujourd'hui. L'once de cynisme qu'il y a chez Godard, c'est sans doute cette erreur qu'il a faite de vouloir abolir le cinéma en en faisant, ou plutôt sa quête perpétuelle de la nouveauté, d'une forme nouvelle. C'est la critique que Picasso adresse à Duchamp : « Il faut continuer à peindre. Il ne faut pas vouloir en finir avec la peinture. » De même il ne faut pas croire que quelque chose va chasser l'ancien monde. Il faut revivre l'Odyssée. On la vit. On a cinquante ou soixante dix ans pour revivre l'odyssée et tous les films de Godard. C'est cela qu'il faut refaire. » On ajoute que le suicide d'Ajax n'est pas forcément le point d'aboutissement d'une mécanique dépressive. Pourquoi la mort d'Ajax ne serait-elle pas sereine voire même drôle ?

Vendredi 06 juin : Nouvelle réunion : Virginie devrait être rétablie mardi. On reprendra la représentation mardi. Puis, une fois la décision prise, la discussion s'engage autour de la question des intermittents. On définit, on se donne des informations, on parle d'Avignon en 2003, du festival du Printemps des comédiens, des raisons de faire ou de ne pas faire grève.

Sara Ferroud

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et la Région Rhône Alpes.

Directeur de publication : Gwenaël Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métails-Chastanier ; Comité de rédaction : Adèle Gascuel, Sara Ferroud. Montage iconographique : François Dodet.

Illustrations de page centrale : Jean Renaudie / Laszlo Moholy Nagy



**SI MON HONNEUR EST MORT
EN MÊME TEMPS QUE CES BÊTES AUTOUR DE MOI
S'IL A SUCCOMBÉ À CES CHASSES FURIEUSES
QUE TOUS LES SOLDATS DE L'ARMÉE BRANDISSENT LEUR ÉPÉE
ET QU'À COUPS REDOUBLÉS
ILS ME TUENT**